

L'historiographie benjaminienne à la lumière des ruines de Paris. Une lecture des liasses C, E et N du *Livre des Passages*.

Le *Livre des Passages*¹, auquel Walter Benjamin consacra le dernier tiers de sa vie (1927-1940) aurait pu être son chef-d'œuvre. L'ouvrage inachevé a pour ambition de produire une histoire matérialiste de Paris au XIX^e siècle. Il se compose de trente-six liasses thématiques classées par ordre alphabétique et compile des réflexions personnelles et des citations empruntées aussi bien à la littérature qu'à des ouvrages d'architecture, des essais philosophiques, des coupures de presse et des traités d'histoire. Or le *Livre des Passages* n'est pas seulement un livre sur le Paris d'une certaine époque, il manifeste aussi l'ambition de produire une nouvelle écriture de l'histoire, dont les principes sont rassemblés, en 1939, dans les thèses *Sur le concept d'histoire*². La plus célèbre de celles-ci, la Thèse IX, met en scène une allégorie de l'histoire sous la figure d'un ange, inspiré du tableau *Angelus Novus* de Paul Klee. Frappé d'effroi, l'Ange assiste au spectacle de l'amoncellement des ruines produit par l'histoire et se trouve empêché de l'endiguer parce qu'une tempête souffle dans ses ailes, qui l'éloigne du passé. Cette tempête, conclut Benjamin, c'est l'interprétation de l'histoire comme progrès³.

Le présent article se propose d'aborder les enjeux historiographiques du *Livre des passages* à partir de ses références au motif de la ruine. Pris au sens littéral, et non plus allégorique, le motif de la ruine apparaît en effet à plusieurs reprises dans l'ouvrage, particulièrement dans les notes et citations consacrées aux travaux haussmanniens. Notre

1. Benjamin, Walter. *Paris, capitale du XIX^e siècle, Le Livre des Passages*. Traduit de l'allemand par Jean Lacoste. Paris : Cerf, 1989. (LP).

2. Benjamin, Walter. *Sur le concept d'histoire*. Traduit de l'allemand par Maurice de Gondillac, révisée par Pierre Rusch. In *Œuvres III*. Paris : Gallimard, 2015, p. 427-443 (TCH).

3. TCH. *Op. cit.*, p. 434.

thèse est que le traitement de l'haussmannisation ébauché par Benjamin est crucial pour comprendre l'élaboration historiographique entreprise dans le *Livre des passages* et explicitée dans les thèses *Sur le concept d'histoire*. Celle-ci s'oppose essentiellement au modèle de l'histoire comme progrès. Contre le paradigme dominant des pensées de l'histoire de la modernité, qui voit en elle une amélioration progressive du sort humain, les matériaux collectés par Benjamin mettent en lumière les récits minoritaires de ceux qui placèrent leur époque sous le signe de la ruine plutôt que du progrès.

Notre enquête portera essentiellement sur l'étude des liasses C, E et N du *Livre des passages*. Au sein de la liasse C, une vision de Paris en ruine de Maxime du Camp, évoquée par Paul Bourget dans les *Essais de psychologie contemporaine*, place le thème de la ruine au sein d'une théorie de la décadence historique. Le contexte de l'haussmannisation de Paris, dans lequel cette vision apparaît à Du Camp, est précisément celui de la réduction provisoire de certains quartiers de la capitale à l'état de ruine. Or la liasse E présente l'ambition sous-jacente à cette refondation de la capitale comme une tentative de faire de Paris l'incarnation du progrès de la civilisation. Elle insiste également sur les témoignages de contemporains de l'haussmannisation dont les récits des bouleversements de Paris recourent avec insistance au motif des ruines. La liasse N enfin permet d'identifier les sources de la vision de l'histoire comme amoncellement de ruines, développée dans les Thèses *Sur le concept d'histoire*. La clarification de l'élaboration historiographique de Benjamin peut donc profiter de l'étude du motif des ruines, fréquemment utilisé dans les récits inquiets des contemporains de l'haussmannisation. Ainsi la critique de l'interprétation de l'histoire comme progrès trouve-t-elle un appui dans les références aux images de ruine qui émaillent le *Livre des Passages* et une illustration dans les réactions hostiles contemporaines de l'haussmannisation.

La ruine de Paris : ultime vision de la modernité comme décadence

La liasse C du *Livre des passages* s'intitule : « Le Paris antiquisant, catacombes, démolitions, déclin de Paris ». Elle est tout entière traversée par des références à la prédiction de la mort prochaine de Paris et des ruines qui en garderont la trace, souvent tirées de la littérature romantique. Ainsi en est-il de la citation des *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget.

Paul Bourget connut un succès relatif pour ses romans, jusqu'à la parution en 1883 des *Essais de psychologie contemporaine*, recueil de cinq études consacrées à de grands noms de la littérature du siècle, suivie de celle des *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, recueil de cinq nouveaux *Essais*, en 1885⁴. Le point de départ des *Essais* est le constat d'une mélancolie et d'une désorientation générationnelles dont Bourget cherche, essentiellement dans la littérature française, les indices. Il identifie plusieurs causes à cette désorientation et à cette morosité : le cosmopolitisme, la démocratie, l'esprit d'analyse et le dilettantisme⁵. Quatre causes correspondant précisément à ce que la tradition héritée des Lumières a associé au progrès. Ce que la modernité nomme « progrès », c'est-à-dire pêle-mêle : l'égalisation des conditions économiques, l'égal droit à la participation politique, la liberté de circulation, la possibilité de changement de classe sociale, de fortune, de foi religieuse au sein d'une vie, le développement d'une raison scientifique sont autant de facteurs de décadence. La croyance commune selon laquelle progrès de la raison et de la science et amélioration morale et politique pour tous iraient de pair est largement critiquée. Dans son enquête sur l'ambiance morale de la fin du XIX^e siècle, Bourget ne voit donc pas de progrès mais bien au contraire une décadence civilisationnelle. C'est un *leitmotiv* des *Essais* : la théorie de la décadence historique, qui donne son nom au dernier chapitre de l'article consacré à Baudelaire, est rappelée à maintes reprises. Quoi qu'il en soit de la validité d'une telle conception, qui ne va pas sans poser différents problèmes d'ordres philosophique et politique⁶, elle culmine, dans le volume dont nous disposons, au sein de l'« Appendice P » consacré à Maxime du Camp.

Paul Bourget y reprend l'hommage à Maxime du Camp qu'il avait prononcé en 1893 à l'occasion de sa succession à l'Académie française. Son discours mentionne une anecdote racontée par l'auteur des six volumes de *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie* (1869-1875). A l'âge de quarante ans, celui-ci se rend pour la première fois chez un opticien pour se faire fabriquer des lunettes de vue. Le temps de la confection, il se promène dans Paris. Arrivé sur le Pont-Neuf, il a une vision : celle de Paris en ruine.

4. Bourget, Paul. *Essais de psychologie contemporaine* (1899). Paris : Gallimard, 1993. On nommera ici *Essais* l'ensemble de ces dix textes, ainsi que les appendices ajoutés au fur et à mesure des rééditions de l'ouvrage.

5. *Essais*. *Op. cit.*, p. 439.

6. On s'est efforcée de pointer les limites de la conception de la décadence chez Paul Bourget dans l'article suivant : « La Modernité comme déclin. Les *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget » in *Déclin, mort et nostalgie. Études Francophones*, vol. 30, University of Louisiana at Lafayette, 2019. (À paraître).

L'écrivain était dans un de ces moments où l'homme qui va cesser d'être jeune pense à la vie avec une gravité renseignée qui lui fait retrouver partout l'image de ses propres mélancolies. La toute petite déchéance physiologique, dont sa visite chez l'opticien venait de le convaincre, lui avait rappelé ce qui s'oublie si vite, cette loi de l'inévitable destruction qui gouverne toute chose humaine. Son intelligence, lassée de tant d'efforts infructueux, était en quête d'une besogne où s'employer, en montrant enfin toute sa force. Il se prit soudain, lui, le voyageur d'Orient, le pèlerin des muettes solitudes où le sable est fait de la poussière des morts, à songer qu'un jour aussi cette ville dont il entendait l'énorme halètement mourrait comme sont mortes tant de capitales de tant d'empires. L'idée lui vint de l'intérêt prodigieux que nous présenterait aujourd'hui un tableau exact et complet d'une Athènes au temps de Périclès, d'une Carthage au temps des Barcas, d'une Alexandrie au temps des Ptolémées, d'une Rome au temps des Césars⁷.

Le projet inquiet de Du Camp incarne à lui seul la vision obsédante de l'époque, telle que la conçoit Bourget. Dans les *Essais*, Bourget fait culminer sa conception de la décadence dans le recours à l'image de Paris vidé de ses habitants, en ruine, que contempleront les historiens futurs. À la vision de Paris du haut du Pont-Neuf se superpose, comme un filtre, l'image de paysages de ruines associée au déclin des grandes civilisations antiques ; elle est habitée par le pressentiment que les grandes villes sont nécessairement vouées à la destruction. L'interprétation de l'histoire comme progrès est une illusion, dissimulant une décadence irrésistible.

Or ce passage des *Essais* est intégralement cité dans la liasse C du *Livre des passages* et suivi de la remarque suivante : « Cette inspiration antique de l'œuvre moderne sur les aspects administratifs et techniques de Paris est extrêmement caractéristique⁸ ». Le *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie* de Du Camp est le résultat de la prégnance des images associées à la ruine des grandes villes de la civilisation antique. Or cette influence est « caractéristique », c'est-à-dire répandue parmi ceux qui assistent aux bouleversements de la modernité industrielle et tiennent à en rendre compte. Mais de quel bouleversement s'agit-il en l'occurrence pour Du Camp ? Dès la fin du XVIII^e siècle et tout au long du XIX^e siècle paraissent des récits anticipant la destruction et la mort de Paris, témoignant de ce que les changements impliqués par la modernité industrielle sur le développement des grandes villes avaient très tôt suscité des inquiétudes et des visions apocalyptiques⁹. De ce point de vue, la

7. *Essais. Op. cit.*, p. 425-426. Les nombreuses citations empruntées à l'ouvrage de Du Camp dans le *Livre des Passages* indiquent de fait de l'intérêt qu'il pouvait comporter pour tout historien de Paris au XIX^e siècle.

8. LP. *Op. cit.* [C 4], p. 115-116.

9. Sur ce thème, on peut se rapporter à l'article stimulant de Daryl Lee intitulé : « 'Catachronisme' de la ville morte : la capitale du XIX^e siècle et l'anthropocène », dans lequel l'auteur s'intéresse aux récits du XIX^e siècle prévoyant la mort de Paris causée par des bouleversements naturels. Selon lui, les récits de Paris comme ville morte et désertée constituent un sous-genre particulièrement florissant sous le Second Empire et la Troisième République. Lee, Daryl. « 'Catachronisme' de la ville morte : la capitale du XIX^e siècle et l'anthropocène », traduit de l'anglais par Marie-Laure Oscarson. Paris : Éditions de la Sorbonne, *Sociétés et représentations*,

date précise de l'événement relaté par Bourget importe au plus haut point. Maxime du Camp naît en 1822. Il a, précise Bourget, quarante ans, au moment de cette vision. Le Paris contemplé du haut du Pont-Neuf, en 1862, est en plein chamboulement haussmannien. C'est à la lumière de ce contexte que la vision des ruines doit être appréhendée. Dans « L'exposé de 1939 », court résumé du *Livre des passages*, Benjamin consacre un chapitre à Haussmann, dans lequel il écrit à propos de Du Camp : « l'œuvre monumentale de Maxime du Camp doit son existence à cette prise de conscience¹⁰ » que l'ancien Paris est en train de disparaître, au profit d'un nouveau Paris. Or la redéfinition de Paris par Haussmann consiste en premier lieu en une vaste entreprise de démolition du Paris antérieur, qui réduit certains quartiers à l'état de ruine. Les travaux plongent la capitale dans un vacarme constant et la recouvrent d'un nuage de poussière. La grande enquête de Du Camp prend donc place « tandis que se déploie l'haussmannisation¹¹ ». Si l'imaginaire antique est déterminant dans la « vision de ruines » de Du Camp, l'haussmannisation, comme entreprise de ruine en cours, y joue sans doute aussi un rôle.

L'originalité de l'interprétation de l'haussmannisation par Benjamin consiste à avancer que la démolition du vieux Paris au profit de l'édification d'une ville nouvelle est seulement l'un des aspects d'un projet urbanistique visant certes à répondre à des impératifs pratiques et matériels, mais aussi à inscrire dans le territoire parisien lui-même une certaine conception de l'histoire. Cette conception, c'est précisément celle d'un progrès historique continu, dont la vision haussmannienne de la capitale est l'expression paroxystique.

L'haussmannisation de Paris : une ville à l'image du progrès

Si le thème de l'haussmannisation de Paris entreprise sous Napoléon III n'est pas abordé par Bourget, il est central dans le *Livre des passages*, et particulièrement dans la liasse E intitulée « Haussmannisation, combats de barricades ». Selon Benjamin, l'haussmannisation consiste en une entreprise de réaménagement de la ville, mais aussi en une écriture

2016/1, n° 41, p. 119-135.

10. LP. *Op. cit.*, p. 57.

11. Corbin, Alain. « Le Paris de Maxime du Camp » in *Sociétés et représentations 2004/1*, n° 17. Paris : Éditions de la Sorbonne, p. 86.

urbanistique de l'histoire de la capitale. Or que dit cette histoire, inscrite dans l'alignement des façades d'immeubles, dans le tracé des boulevards et dans les noms de rues¹² ?

Le but revendiqué de l'haussmannisation est triple, puisqu'elle dit viser à l'embellissement, l'agrandissement et l'assainissement de la ville. La nécessité de réaménager Paris se fait sentir de plus en plus urgemment au milieu du XIX^e siècle à cause de l'accroissement de la population et de l'intensification des trafics intérieur et extérieur : les petites rues aveugles, sales et suffocantes sont constamment embouteillées¹³. En 1852, Napoléon III devient empereur ; en 1853, Haussmann est nommé préfet de la ville de Paris. S'ensuivent plusieurs décennies de travaux, répondant selon Benjamin à trois impératifs. Le premier est un impératif pratique : il faut permettre une meilleure circulation de l'eau et de l'air, mais surtout des personnes et des marchandises, notamment entre les différentes gares de la capitale. L'aménagement est au service de la fluidité capitaliste. Il est associé à l'impératif stratégique d'empêcher les émeutes insurrectionnelles populaires, notamment en dessinant de larges boulevards sur lesquels les barricades ne pourront être montées et en encerclant l'Est parisien populaire de casernes militaires¹⁴. Enfin, un impératif symbolique est en jeu : l'ambition ultime de Haussmann est de faire de Paris le symbole de l'apogée de la civilisation occidentale. Dans ce cadre, il s'attache surtout à faire apparaître sur la carte de Paris de grandes perspectives significatives du point de vue historique. À cet égard, le cas du pont de Sully est particulièrement édifiant. Marc Berdet, spécialiste de l'œuvre de Benjamin, explique :

Napoléon III veut un pont droit, perpendiculaire à la Seine, parallèle aux ponts voisins. Haussmann, lui, souhaite un pont oblique, qui ne tienne pas compte de son environnement immédiat, mais de la perspective visuelle tracée entre la colonne de Juillet et le dôme du Panthéon, que le prince-président a transformé en basilique nationale. Lorsque le promeneur passe sur le pont, il gardera, dans le dos, une colonne représentant la chute de la monarchie (mais aussi une révolution avortée, celle de juin 1848) et, en face de lui, un monument romain dédié à sainte Geneviève, le tout formant un symbole de l'Empire. C'est une manière de donner un autre sens au trajet privilégié des insurgés qui, en juin 1848, circulaient

12. La liasse P intitulée « Les rues de Paris » manifeste la velléité de produire une « théorie des noms de rues ». Voir par exemple LP. *Op. cit.* [P 1a, 7], p. 536.

13. Du Camp, dans *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie*, écrit : « Paris, tel qu'il était au lendemain de la révolution de 1848, allait devenir inhabitable ; sa population, singulièrement accrue et remuée par le mouvement incessant des chemins de fer, dont le rayon s'étendait chaque jour davantage et se reliait aux voies ferrées des nations voisines, sa population étouffait dans les ruelles putrides, étroites, enchevêtrées où elle était forcément parquée ». Cité dans LP. *Op. cit.* [E 1a, 3], p. 147.

14. Selon Benjamin, c'est là l'objectif principal de Haussmann : « Le véritable but des travaux d'Haussmann c'était de s'assurer contre l'éventualité d'une guerre civile ». LP. *Op. cit.*, p. 57.

beaucoup entre la Bastille des libérateurs et le Panthéon des hommes des Lumières¹⁵.

Voici le tracé de ce pont¹⁶ :



L'impératif pratique, qui exigerait que tous les ponts traversant les îles de Saint Louis et de la Cité soient parallèles, raccourcissant les trajets entre les deux rives de la Seine, se trouve exceptionnellement subordonné à un enjeu de symbolique historique.

Les traces des conflits passés menés par les classes populaires sont effacées au profit d'un récit urbanistique à la gloire de Paris comme incarnation du progrès, en même temps que des efforts sont déployés pour empêcher leur résurgence. Les modifications haussmanniennes visent donc à améliorer le confort de la vie parisienne et la fluidité des échanges, à prévenir les insurrections et enfin à faire de Paris le symbole même de l'apogée de la civilisation, vers lequel devrait se ruer toute l'Europe (et elle s'y ruera). L'haussmannisation a indéniablement œuvré à l'amélioration de la salubrité et du confort, en faisant de Paris une ville respirable, en créant des squares et de grands parcs accessibles et en installant un système d'égouts souterrain limitant la propagation des épidémies. La contrepartie de cette amélioration fut

15. Berdet, Marc. *Fantasmagories du capital*. Paris : La Découverte, 2013, p. 129-130.

16. En orange : le pont de Sully ; en jaune : la perspective permise par le tracé du pont entre la place de la Bastille et le Panthéon. L'effèt est accentué par l'homogénéité de hauteur des immeubles parisiens ; de la cime des toits de zinc émergent seulement quelques monuments : dômes et pointes de colonnes surplombent la capitale. Détail de « Plan de Paris depuis l'annexion », in *Atlas administratif des vingt arrondissements de la ville de Paris. D'après les ordres de Monsieur le Baron G. E. Haussmann*. 1868. [En ligne : <https://bibliotheques-specialisees.paris.fr/ark:/73873/pf0000261673/v0004.simple.selectedTab=thumbnail>].

Consulté le 9 janvier 2021.

l'éviction des classes populaires hors du centre mais aussi l'éradication des traces de leur présence et de leurs entreprises révolutionnaires. Aujourd'hui encore, comme le souligne Marc Berdet, le trajet touristique typique, de Notre-Dame à la tour Eiffel en passant par le Sacré-Cœur (édifié afin d'assurer la protection de Paris, mais aussi d'expier les péchés des communards et l'immoralité du XIX^e siècle), emprunte les voies du tracé haussmannien. L'effort de symboliser urbanistiquement un Paris moderne, harmonieux et pacifié, qui taise le souvenir des oppressions et des révoltes qui s'y déroulèrent, semble avoir réussi.

Dans cette conception, le progrès que l'organisation même de Paris doit incarner consiste dans la convergence entre le développement technique et architectural subordonné aux conditions capitalistes de production et de consommation et, d'autre part, l'ordre politique visant à prévenir toute révolte populaire, par l'éloignement des classes populaires hors du centre parisien. Selon l'interprétation de Benjamin, l'haussmannisation représente une gigantesque entreprise d'oblitération et d'effacement des ruines, entendues comme vestiges des luttes passées. Cherchant à pallier cette entreprise délibérée d'oubli, la liasse E, après avoir recensé des extraits d'archives témoignant du processus de l'haussmannisation, s'efforce de faire entendre les plaintes ou la colère de ses opposants.

Mais qu'en est-il du rapport entre les ruines et le deuxième thème de la liasse E, à savoir les combats de barricades ? Car la barricade pourrait être définie comme une construction entraînant la ruine accélérée des édifices en place, des matériaux de voirie et du mobilier. Dans la liasse E, le rapport des barricades aux ruines se trouve établi dans la citation que fait Benjamin d'un ouvrage présentant des photographies des édifices parisiens détruits au moment de la Commune et intitulé *Les Ruines de Paris*. Parmi les plus impressionnantes figurent sans doute celles des ruines calcinées de l'Hôtel de ville après l'incendie, mais aussi celles des barricades, présentées à la fin de l'ouvrage. En [E 8, 6] Benjamin écrit : « Légende d'une planche dans *Les Ruines de Paris. 100 photographies*, par A. Liébert, Paris 1871 t. I : 'Barricade des Fédérés construite par Gaillard Père'¹⁷ ». Le constructeur est cité, comme le serait un architecte. Tandis que l'haussmannisation se présente comme une tentative d'incarnation du progrès historique, les constructions de barricades matérialisent à leur

17. LP. *Op. cit.*, p. 161. Ce livre remarquable peut être consulté en libre accès sur le site *Gallica*. [En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8432953r/f1.item>]. Consulté le 9 janvier 2021.

échelle la « lutte de classes du côté des couches subalternes¹⁸ ». Cependant si l'érection de barricades implique la destruction d'édifices existants, l'haussmannisation consista elle aussi en un processus de démolition¹⁹ qui marqua les esprits de ceux qui en furent les contemporains.

De Paris en ruine aux ruines de l'histoire

Les rêveries sur le déclin de Paris [...] traduisaient la conscience obscure de ce que la croissance des villes s'accompagne de celle des moyens qui permettent de les raser²⁰.

Dès la fin du XVIII^e siècle, un changement s'opère dans l'attitude à l'égard des ruines, dont l'ouvrage classique de Volney *Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires*²¹ est le porte-drapeau. De retour d'un voyage en Syrie où il visite les ruines de Baalbek et d'Alep en 1784, l'auteur formule une méditation sur l'histoire qui inaugure un rapport nouveau aux ruines, dans lequel celles-ci ne sont plus seulement le symbole de la caducité des choses humaines ou de la décadence des grandes civilisations passées, mais aussi des vestiges qu'il importe de conserver et de protéger²². Plutôt que de les déblayer pour reconstruire par-dessus elles, mieux vaut les conserver telles quelles. On connaît l'influence de ce livre sur plusieurs grands noms du romantisme français. D'une certaine manière, la neuvième des thèses *Sur le concept d'histoire* hérite aussi de cette vision mélancolique des ruines ; pourtant, Benjamin ne cite pas Volney, dans le *Livre des passages*.

18. Löwy, Michaël. « La Ville, lieu stratégique de l'affrontement des classes. Insurrections, barricades et haussmannisation de Paris dans le *Passagenwerk* de Benjamin » in Simay, Philippe (dir.). *Capitales de la modernité : Walter Benjamin et la ville*. Paris : Éclat, 2006. p. 21.

19. Comme Benjamin le mentionne à plusieurs reprises, Haussmann se considérait lui-même comme un « artiste-démolisseur ». Voir notamment LP. *Op. cit.* [E3, 6], p. 152.

20. LP. *Op.cit.* [C 7a, 4], p. 122. Les deux dernières pages des six volumes de *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie* prédisent justement à Paris une mort inévitable et « violente ».

21. Volney. *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires* (1791) in *Œuvres*, tome 1. Paris : Fayard, 1989.

22. Pour un exposé précis de ce basculement, voir l'article de Sophie Lacroix : « Volney et le thème des ruines » in *Revue de métaphysique et de morale*. Paris : Presses Universitaires de France, 2007/1, n° 53, p. 89-102.

On pourrait s'attendre en revanche à ce que Victor Hugo, en tant qu'écrivain emblématique du XIX^e siècle français, mais aussi à titre de pourfendeur de Haussmann et de Napoléon III, occupe une place importante dans les matériaux rassemblés autour de l'haussmannisation. Il n'en est rien. Tout au plus figure-t-il parmi d'autres dans la liasse C, qui égrène des citations empruntées à divers récits du déclin de Paris, en tant qu'auteur de « À l'Arc de triomphe », qui prédit la mort de Paris et la survivance de l'arc au sein de celle-ci²³. Il apparaît aussi, dans la liasse F consacrée à l'architecture de fer, comme critique de l'architecture trop homogène de Paris²⁴.

Or l'absence de mention de ces œuvres classiques, que l'on pourrait considérer incontournables dans le cadre d'une exploration du XIX^e siècle parisien attaché au thème des ruines, loin de l'oubli fautif, est particulièrement significative de la démarche historiographique théorisée par Benjamin au cours des années 1930 et dont ses recherches sur l'haussmannisation offrent une manière d'illustration. À l'opposé de la constitution d'une histoire monumentale des grands noms, celle que prône Benjamin est bien plutôt une histoire des récits mineurs. Mineurs, ces récits le sont en deux sens ; d'abord parce qu'ils émanent de voix oubliées, voire tout à fait anonymes, ensuite parce qu'ils portent une parole minoritaire, opposée au discours dominant.

Ainsi, outre quelques citations explicitement hostiles à l'entreprise haussmannienne, la liasse E se compose de citations tirées d'écrits contemporains de l'haussmannisation et qui en déplorent le cours. Benjamin se range aux côtés de L. Dubech et P. d'Espézel, lesquels avancent, dans leur *Histoire de Paris* (1926), que l'haussmannisation a entraîné la disparition des différences entre les quartiers parisiens, désormais soumis à une homogénéité construite de toutes pièces²⁵. De cette homogénéisation découle un sentiment de déracinement pour le Parisien, relève Benjamin, qui fait écho aux analyses du cosmopolitisme développées par Bourget²⁶ : la modernisation entraîne pour les sujets une perte de repères et le sentiment de

23. Hugo, Victor. « À l'Arc de Triomphe », in *Les Voix intérieures* (1837). *Œuvres poétiques*, tome 1. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. 1976. p. 936-948.

24. LP. *Op. cit.* [F 6a, 1], p. 185-186.

25. LP. *Op. cit.* [E 3a, 6], p. 153.

26. Ainsi qu'au poème de Baudelaire « Le Cygne ». Dans ce poème où sont associées différentes figures d'exilés, la rapidité du changement de Paris contraste avec la lenteur de l'habitude dont le cœur est capable : « Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ; » puis « Paris change ! mais rien dans ma mélancolie / N'a bougé ! ». L'haussmannisation fait de certains habitants de Paris des exilés dans leur propre ville. In *Les Fleurs du mal* (1861), *Œuvres Complètes*, t. I. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, p. 85-86.

n'être plus chez soi nulle part. Ainsi Benjamin mentionne-t-il des citations tirées d'un pamphlet anonyme de 1868, *Paris désert, lamentations d'un Jérémie haussmannisé*. Commentant d'abord l'augmentation exponentielle des prix des loyers et, en général, la cherté de la vie à Paris à l'époque de l'haussmannisation, l'auteur livre une vision apocalyptique de la situation : « C'est comme si aujourd'hui était le dernier jour ; comme si le soleil de demain ne devait jamais se lever²⁷ ». Comme pour Du Camp et Bourget, la pensée de la fin de Paris est associée à des images de ruines antiques, et plus précisément à l'abandon de Babylone, à laquelle Paris est comparé à plusieurs reprises. Ce court écrit témoigne d'une détresse qui tient certes à des difficultés matérielles, dans le contexte précis de l'haussmannisation, mais ne s'y limite pas. La plainte dépasse le cadre singulier pour atteindre à une méditation historique désespérée. Rappelant le destin de l'Ange de la neuvième thèse, condamné à être poussé vers l'avenir lorsqu'il voudrait s'attarder sur les ruines, le Jérémie haussmannisé du texte conclut, non sans avoir prophétisé la mort prochaine de Paris, devenu invivable : « L'heure est triste. Les temps sont lamentables. La vie est un fardeau. Pourquoi faut-il que mes yeux soient tournés vers l'avenir²⁸ ? » Ni l'un ni l'autre ne sont libres de leurs mouvements. Le cours imposé à l'histoire par l'idéologie du progrès prive les sujets de leur ancrage et de la possibilité de maintenir le lien avec un passé où ils se sentaient jadis à leur place.

L'écrivain et journaliste Victor Fournel, cité à plusieurs reprises à la fin de la liasse E et auteur d'un ouvrage paru en 1865 : *Paris nouveau, Paris futur* en arrive à la même conclusion²⁹. Au sein de l'appendice « Un chapitre des ruines de Paris moderne », le motif des ruines est déployé dans le cadre d'une réflexion sur l'histoire moderne, pour déplorer l'incapacité de celle-ci à conserver la beauté des monuments du passé. En effet, « rien ne peut [...] faire mesurer l'étendue des ruines au prix desquelles la nouvelle capitale a payé sa splendeur géométrique³⁰ ». Pour l'évoquer cependant, Fournel recense de nombreuses églises

27. *Paris désert, lamentations d'un Jérémie haussmannisé*, III, 4. En libre-accès sur *Gallica* [En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56085687/f1.image.texteImage>]. Consulté le 9 janvier 2021.

28. *Ibid.*, V, 11.

29. Fournel, Victor. « Un chapitre des ruines de Paris moderne » in *Paris nouveau et Paris futur*. Paris : Jacques Lecoffre Éditeur, 1865, p. 304. En libre-accès sur *Gallica* [En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1018901/f1.image>]. Consulté le 9 janvier 2021. Du même auteur, *Ce qu'on voit dans les rues de Paris* est une source fréquemment citée dans le *Livre des Passages*, notamment dans les compilations sur le thème de la flânerie. Voir la liasse J consacrée à Baudelaire, et la liasse M consacrée à la flânerie.

30. « Un chapitre des ruines de Paris moderne ». *Op. cit.*, p. 294.

exceptionnelles rasées sans scrupules par Haussmann et réduites à l'état de « monceaux de décombres » et de « ruines » méconnaissables³¹. Ici encore, la proximité avec la neuvième thèse est frappante. L'âge de l'histoire emporté par la tempête du progrès souffre de ne pouvoir se pencher sur les ruines, écrit Benjamin. Il est privé de son passé. De même, l'expérience de Paris haussmannisé est celle d'une histoire sans passé : « les liens de la tradition [ont été] tranchés », écrit Fournel³². Ce qui liait le « Paris nouveau » au Paris antérieur, vieux de plusieurs siècles, a été effacé par l'haussmannisation. Ainsi Fournel écrit :

Paris moderne est un parvenu, qui ne veut dater que de lui, et qui rase les vieux palais et les vieilles églises pour se bâtir à la place de belles maisons blanches, avec des ornements en stuc et des statues en carton-pierre. Au dernier siècle, écrire les annales des monuments de Paris, c'était écrire les annales de Paris même, depuis son origine et à toutes ses époques ; ce sera bientôt [...] écrire tout simplement celles des vingt dernières années de son existence³³.

Deux points sont particulièrement susceptibles d'intéresser Benjamin dans ce constat : en premier lieu, le fait que l'histoire racontée par Haussmann est une histoire oubliée qui se veut sans passé, oblitérant les ruines qu'elle a dû engendrer pour s'édifier. Essentiellement sélectif, le récit qu'elle constitue a pour but de renforcer l'ordre politique qu'elle sert, comme en témoigne la perspective tracée par le pont de Sully. Mais un autre aspect de cette citation résonne avec la critique benjaminienne de l'idéologie de l'histoire comme progrès. Il s'agit de la dénonciation du caractère mystificateur de la construction haussmannienne : ses « ornements en stuc » et ces statues « en carton-pierre » se font passer pour ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire des matériaux solides, fiables, et qui seraient eux-mêmes chargés d'une histoire. La piètre qualité des matériaux mêmes est l'indice du rapport artificiel au passé impliqué dans l'haussmannisation. Celle-ci serait, comme ont pu le reprocher au Second Empire tout entier les détracteurs de Napoléon III, une entreprise mystificatrice, visant moins à une réelle amélioration des conditions, qu'à faire allégeance au pouvoir qui la commande. Or la conception de l'haussmannisation comme entreprise malhonnête rejoint l'idée de Benjamin selon laquelle les enjeux d'embellissement, d'agrandissement et d'assainissement de la capitale ne sont que les prétextes à la neutralisation des forces insurrectionnelles qui ont

31. « Encore un peu de temps, et Paris deviendra un sujet d'études aussi obscur, aussi embrouillé, aussi enveloppé d'impenétrables ténèbres que Tyr et Babylone. » Il poursuit en évoquant ainsi l'imagination nécessaire « à qui veut retrouver [aujourd'hui] le Paris de nos aïeux sous les ruines et les transformations innombrables qui l'ont transformé de fond en comble ». *Ibid.*, p. 290-291.

32. *Ibid.*, p. 292.

33. LP. *Op. cit.* [E 12a, 3], p. 169.

agité Paris tout au long du XIX^e siècle. En somme, l'histoire tracée par Haussmann et Napoléon III est mystificatrice et sa mystification passe essentiellement par l'oblitération du passé populaire de Paris.

L'haussmannisation de Paris peut donc se lire comme une certaine écriture de l'histoire. Elle est une variation, prenant pour moyen d'expression l'urbanisme, l'architecture, le génie civil, de la conception de l'histoire comme progrès. Au sein de celle-ci, le cours de l'histoire est compris comme une amélioration globale continue qui ne tolère aucun retour en arrière et aucun arrêt. Notre thèse est que l'ébauche de traitement de l'haussmannisation par Benjamin préfigure les principes historiographiques explicitées dans les thèses *Sur le concept d'histoire*. Au sein du *Livre des Passages*, ceux-ci sont en cours d'élaboration dans la liasse N. L'histoire matérialiste en acte consiste, dans les liasses C et E, à recenser et à faire émerger ce que l'on peut appeler des récits « mineurs ». Il importe désormais de montrer, réciproquement, que ces récits mineurs témoignent d'une compréhension intuitive de l'histoire correspondant au type d'écriture de l'histoire que Benjamin appelle de ses vœux.

L'histoire matérialiste à l'appui des récits mineurs

Est-il écrit que le présent ne puisse vivre que par la destruction du passé³⁴ ?

En somme, nous avons eu affaire jusqu'ici à deux conceptions de l'histoire : selon Bourget, le motif des ruines est compris dans une prédiction ; sa vision prospective repose sur une théorie de la décadence civilisationnelle. La conception de l'histoire à l'œuvre dans les travaux haussmanniens est bien plutôt celle d'un progrès corrélatif des connaissances scientifiques et techniques et du sort humain en général (tant du point de vue existentiel ou moral que de celui du confort matériel). Or une troisième conception a point chez les auteurs critiques de l'haussmannisation cités dans la liasse E, qui semblent osciller entre deux visions de l'histoire. Ils partagent avec Bourget la prévision d'une ruine à venir, mais expriment aussi le sentiment d'assister sous l'haussmannisation à la ruine en cours de Paris. En cela, leur

34. « Un chapitre des ruines de Paris moderne » in *Paris nouveau et Paris futur*. *Op. cit.*, p. 304.

expérience recoupe peut-être la neuvième thèse *Sur le concept d'histoire*, qui fait de l'amoncellement des ruines un processus non pas futur, mais toujours déjà à l'œuvre. La ruine de l'histoire ne se limite alors pas à la refonte de Paris sous le Second Empire, ou même tout au long du XIX^e siècle, mais bien à un processus essentiel de l'histoire occidentale, qui tient au fait que le récit de l'histoire est au service de la reconduction de la domination des « opprimés » par les « oppresseurs³⁵ ».

La liasse N du *Livre des passages* est intitulée « Réflexions théoriques sur la connaissance, théorie du progrès ». Son statut particulier au sein de l'ouvrage tient au fait qu'elle rassemble des réflexions d'ordres épistémologique et historiographique plutôt que des matériaux d'archives sur le Paris du XIX^e siècle. Elle constitue un lieu d'élaboration méthodologique et comprend, parfois mot pour mot, certaines des thèses qui seront développées en 1939 dans les thèses *Sur le concept d'histoire*.

Le fond sur lequel cette élaboration a lieu est celui d'un rejet de la conception progressiste de l'histoire, qui prend pour adversaires deux types de récit historique. Les premiers adversaires de Benjamin le sont de longue date : ce sont les tenants de l'historicisme, historiographie prégnante en Allemagne dans la première moitié du XX^e siècle. Du point de vue de la tradition marxiste à laquelle Benjamin se rallie, les historicistes allemands renforcent le récit d'une histoire soutenant la domination des propriétaires du capital. Cependant, les seconds adversaires de Benjamin partagent avec lui l'héritage du matérialisme d'inspiration marxiste, qui voit dans l'histoire une lutte des classes, c'est-à-dire une opposition sociale et politique déterminée par la répartition de la propriété du capital. Selon une telle conception de l'histoire, le rôle de l'historien est de distinguer les différentes étapes d'un processus qui mènera nécessairement à la résolution de la lutte dans une révolution, aboutissant elle-même à l'établissement d'une société sans classes. En prétendant se placer dans le camp opposé à celui de l'historicisme bourgeois, les tenants du matérialisme marxiste tout comme la politique de parti sociale-démocrate reconduisent à leur manière une conception de l'histoire comme progrès. Les différentes traditions historiographiques desquelles Benjamin entend se distinguer partagent en effet des prismes communs, que l'on peut distinguer en trois tendances. Empruntant leurs principes aux sciences de la nature, elles envisagent l'histoire comme une accumulation de faits objectifs, que l'historien s'efforce de

35. Selon la terminologie des TCH. Voir par exemple Thèse VIII. *Op. cit.*, p. 433.

restituer scrupuleusement. Dans ce cadre, elles partagent un *prisme causal*, selon lequel le déroulement historique est lu et restitué à l'aune des causes reliant les événements entre eux, comme on cherche, dans les sciences de la nature, à expliquer rétrospectivement l'apparition d'un phénomène par ses causes. Corrélativement au prisme causal est à l'œuvre un *prisme continuiste*. Le temps historique est conçu sur le modèle du temps physique, continu, « homogène et vide³⁶ ». Il est un cours linéaire empli progressivement par des événements se succédant causalement. La possibilité d'un retour en arrière, d'un voyage dans le passé, y est donc impossible. Enfin, ces deux conceptions de l'histoire comme progrès appliquent un *prisme optimiste* à l'histoire, dans la mesure où elles sont habitées par la certitude d'une amélioration du sort humain, soit au fil de l'histoire (historicisme), soit au terme de celle-ci, dans la société sans classes.

Dans le contexte européen de l'entre-deux-guerres et de la montée des fascismes, le maintien de la confiance en un inévitable progrès de l'humanité semble relever ou bien de la naïveté, ou bien du déni ; il empêche en tout cas de voir en face « l'amoncellement des ruines » qui se poursuit. L'effort de Benjamin pour penser à nouveaux frais la nature du temps historique est une tentative d'endiguer cet amoncellement. Dès lors, « [l']un des objectifs méthodologiques [du *Livre des passages*] est de faire la démonstration d'un matérialisme historique qui a annihilé en lui l'idée de progrès³⁷ ». Il s'agit de modifier de l'intérieur l'approche de l'histoire adoptée jusque-là par le matérialisme historique, en l'émancipant des trois prismes causal, continuiste et optimiste. La liasse N du *Livre des passages* trace les jalons de cette nouvelle conception de l'écriture de l'histoire.

Il faut d'emblée écarter la possibilité que la critique de l'histoire progressiste amène Benjamin à embrasser une interprétation de l'histoire comme décadence. En effet, il évoque à plusieurs reprises ce thème dans la liasse N, pour affirmer qu'« il n'y a pas d'époques de décadence³⁸ », s'opposant explicitement aux lectures réactionnaires émergeant au XIX^e siècle, parmi lesquelles celle de Bourget, qui considèrent que la modernité consiste en un déclin

36. Cette définition du temps historique dans la conception de l'histoire comme progrès comme étant « homogène et vide » est fréquente chez Benjamin. Voir par exemple la thèse XIII : « L'idée d'un progrès de l'espèce humaine à travers l'histoire est inséparable de celle d'un mouvement dans un temps homogène et vide. La critique de cette dernière idée doit servir de fondement à la critique de l'idée de progrès en général ». TCH. *Op. cit.*, p. 439.

37. LP. *Op. cit.* [N 2, 2], p. 477.

38. LP. *Op. cit.* [N 1, 6], p. 474.

civilisationnel. La liasse C et ses multiples références à des pensées du déclin de Paris s'éclaire : elle consiste à prendre en compte les prédictions de la mort de Paris comme des témoignages de l'ambiance inquiète d'une époque, et non à adhérer à cette conception de l'histoire. Pour Benjamin, comme l'illustre l'allégorie de l'Ange dans la neuvième thèse, la ruine n'est pas ce qui est à venir, mais ce qui a toujours déjà été présent et que la conception fallacieuse de l'histoire comme progrès ne permet pas d'apercevoir. Plus encore, il avance que « surmonter la notion de 'progrès' et surmonter la notion de 'période de décadence' ne sont que deux aspects d'une seule et même chose³⁹ ». Que signifie cette similitude entre les deux théories de l'histoire apparemment opposées que semblent constituer la théorie du progrès et la théorie de la décadence ? L'hypothèse que nous pourrions formuler est la suivante : quoique prédisant des fins opposées, ces deux théories relèvent d'une même conception du *cours de l'histoire*, qui conçoit le temps historique sur le modèle du temps physique, comme un déroulement cumulatif, c'est-à-dire causal, continu et irréversible. Le cours du temps est représenté sous la forme d'une flèche (descendante pour les partisans de la décadence, ascendante pour ceux qui lisent l'histoire comme progrès) tendue vers l'avenir, si bien que tout passé étant toujours définitivement révolu, tout retour en arrière est impossible. Dans cette perspective, on présuppose l'incommensurabilité du passé et du présent, abstraction faite de l'étude des causes qui mènent de l'un à l'autre. Or le rôle que Benjamin attribue à l'histoire n'est pas celui de la description spectatrice d'un cours irréversible, mais celui d'encourager activement les acteurs et actrices de l'histoire à une appropriation de leur passé. Dans cette perspective, il faut privilégier, à l'exactitude scientifique qui prétend restituer les événements du passé dans leur singularité, la possibilité d'une identification entre le présent vécu et le passé, c'est-à-dire une réactivation actualisant l'image du passé. Autrement dit, le but de l'histoire matérialiste est de renouer les « liens de la tradition » qui « ont été tranchés⁴⁰ », selon l'expression de Victor Fournel.

En s'opposant à l'interprétation de l'histoire comme progression linéaire, Benjamin se distingue dès lors à la fois à l'historicisme allemand, de la conception mécaniste de la lutte des classes et de la théorie de la décadence. Il s'efforce de montrer que le temps historique ne se réduit pas à un temps physique considéré du point de vue des événements touchant aux

39. LP. *Op. cit.* [N 2, 5], p. 477.

40. « Un chapitre des ruines de Paris moderne ». *Op. cit.*, p. 292.

productions humaines. Dans le cadre newtonien de la compréhension du temps, celui-ci est ce dans quoi s'enchaîne une suite d'événements causalement rattachés les uns aux autres. Mais aborder l'histoire humaine du point de vue de cet enchaînement causal, rétrospectivement retracé, c'est s'empêcher de comprendre comment peut y advenir quoi que ce soit d'*imprévu*. A l'opposé de cette conception, l'histoire que promeut Benjamin doit être éminemment consciente du caractère contingent de ses événements et du fait que ce qui a eu lieu aurait pu être autrement. C'est là la condition pour pouvoir envisager, dans le présent, une interruption de la catastrophe en cours : celle de l'amoncellement des ruines, ou littéralement parlant, de la poursuite des oppressions. L'enjeu essentiel de la pensée benjaminienne de l'histoire consiste donc dans l'affirmation de la *discontinuité* du temps historique comme condition de l'écriture d'une histoire matérialiste. Pour que le présent puisse s'approprier un passé qui lui ressemble, il faut que ce présent soit vécu non pas comme le résultat inévitable d'un processus causal révolu, mais comme une réalité singulière comparable à des événements du passé : « pour qu'un fragment de passé puisse être touché par l'actualité, il ne doit y avoir aucune continuité entre eux⁴¹ ». La clef de cette conception de l'histoire est donc de juger le passé selon les besoins du présent : « son concept fondamental n'est pas le progrès, mais l'actualisation (*Aktualisierung*)⁴² ».

Le concept d'actualisation semble indiquer que c'est à partir du présent que le passé doit être abordé. Cependant, Benjamin insiste particulièrement sur l'importance de la conception de la discontinuité en histoire. Comment l'actualisation, qui consiste précisément à relier le présent au passé, peut-elle relever d'une approche discontinuiste du temps historique ? Les images de ruine, telles qu'elles apparaissent par ailleurs dans le *Livre des Passages*, permettent peut-être d'expliquer comment il faut entendre cette discontinuité séparant épisode du passé et expérience du présent. Lorsqu'elles interviennent dans les récits de Maxime du Camp, du Jérémie haussmannisé, ou encore de Victor Fournel, ces images permettent en effet d'envisager en premier lieu non pas des principes épistémologiques de l'histoire officielle, mais des témoignages de sujets historiques qui, confrontés à un bouleversement de leur présent, le reconnaissent dans un épisode du passé et l'y inscrivent. La vision de Paris en ruine par Du Camp et Bourget renvoie au souvenir imprécis des contours des ruines

41. LP. *Op. cit.* [N 7, 7], p. 487.

42. LP. *Op. cit.* [N 2, 2], p. 477.

d'« Athènes », de « Carthage », d'« Alexandrie » et de « Rome ». La convocation de l'image de ces villes dispersées dans l'espace et le temps n'aspire alors pas à l'exactitude de la connaissance objective, mais à susciter le réconfort de reconnaître dans les troubles de son présent une expérience partagée par d'autres hommes avant soi. C'est ce que Benjamin appelle le sentiment de la « tradition ». Le « Jérémie haussmannisé », lorsqu'il compare le Paris haussmannien à Babylone, en appelle à son tour à l'image d'une civilisation détruite abstraction faite du contexte et des causes de cette destruction. Il en est de même des allusions aux villes de Tyr et de Carthage par Victor Fournel, au début du « Chapitre des ruines de Paris moderne ». Vivre son présent en le comprenant dans une histoire, ce n'est pas viser à l'exactitude, mais c'est tracer une filiation et se reconnaître dans une tradition, en l'occurrence, celle du spectacle du déclin des grandes villes. Faire ce que l'on pourrait appeler une « expérience historique » ne dépend donc pas de la connaissance minutieuse des processus traversant les époques. Cela semble bien plutôt relever de la représentation d'époques révolues considérées pour elles-mêmes, qui n'est pas toujours conforme aux archives sur lesquelles l'historien porte un regard qui se veut scientifique et « pur ». Or lire son présent au filtre d'une image du passé, c'est, dira Benjamin, contredire le fait que le passé est irréversiblement révolu. Se souvenir, c'est précisément susciter le passé dans le présent, c'est-à-dire actualiser. Ainsi l'actualisation telle que la conçoit Benjamin relie le passé et le présent sur fond d'une conception discontinuiste de l'histoire ; en passant outre la chaîne continue des événements et des époques qui séparent les deux épisodes (par exemple la ruine de Carthage et l'haussmannisation de Paris) un lien se trouve établi entre eux.

Or ce qui vaut pour les expériences historiques de Du Camp, du « Jérémie haussmannisé » ou de Fournel, citées par Benjamin dans le contexte de l'haussmannisation de Paris, vaut en général pour toute expérience historique. Ainsi, la force de la référence à la Révolution française pour la Commune mentionnée dans la liasse k⁴³ ne tient pas à une prise en compte de l'ensemble des événements qui, traversant les siècles, ont mené de cette révolution réussie aux insurrections en cours – à laquelle s'efforce de parvenir l'histoire des historicistes – mais

43. Dans la liasse k, consacrée à « La Commune », Benjamin note que « La Commune avait tout à fait le sentiment d'être l'héritière de 1793 ». LP. *Op. cit.* [k 1, 3], p. 789. Autre exemple dans la Thèse XIV : « La Révolution française se comprenait comme une seconde Rome », TCH. *Op. cit.*, p. 439.

bien plutôt à l'image d'un événement considéré pour lui-même dans sa réussite. De là découle le devoir de l'historien formulé dans la thèse VI :

Faire œuvre d'historien ne signifie pas savoir « comment les choses se sont réellement passées ». Cela signifie s'emparer d'un souvenir, tel qu'il surgit à l'instant du danger. Il s'agit pour le matérialisme historique de retenir l'image du passé qui s'offre inopinément au sujet historique à l'instant du danger⁴⁴.

La conscience de l'essence de l'expérience historique, à laquelle Benjamin appelle l'historien matérialiste, doit encourager ce dernier à écrire une histoire qui suscite des souvenirs dont les opprimés pourront s'emparer, aussi aisément que ceux qui assistent aux travaux haussmanniens dans les années 1860 les associent aux images des ruines des cités antiques. Son rôle est donc de contribuer à constituer un *imaginaire historique* dont les luttes des « opprimés » pourront se nourrir⁴⁵.

Tout se passe donc comme si les auteurs des récits cités par Benjamin avaient eu l'intuition spontanée de ce qu'il s'est efforcé de théoriser dans le concept d'actualisation. La correspondance établie par ces auteurs entre la chute des grandes cités et la destruction de l'ancien Paris, mise en perspective avec l'élaboration historiographique entreprise dans la liasse N du *Livre des passages* peut donc être interprétée en un double sens. Elle est sans doute une illustration en aval de l'histoire conçue par Benjamin comme se nourrissant des récits « mineurs ». Mais elle peut également être envisagée, en amont de l'élaboration historiographique, comme un modèle à partir duquel elle s'est faite. La théorie matérialiste de l'histoire de Benjamin aurait intégré les gestes historiques spontanés des sujets (recourir à une image du passé pour aborder le présent), pour s'opposer à l'écriture faussement objective de l'histoire mise en œuvre par les historiens de profession.

Qu'en est-il, pour finir, de l'optimisme associé à la vision progressiste de l'histoire qu'ont en commun l'historicisme allemand et la conception marxiste de la lutte des classes ? S'il est largement discrédité par Benjamin, ce n'est pas pour renoncer à l'espoir que l'écriture de l'histoire puisse contribuer à une amélioration de la situation historique. La tonalité de cette histoire n'est cependant pas optimiste mais bien plutôt mélancolique. Sur ce point, Benjamin

44. TCH. *Op. cit.*, p. 431.

45. Et Benjamin de citer l'écrivain Rudolf Burchardt qui écrit dans son ouvrage sur Dante : « Éduquer en nous l'élément créateur d'images pour lui apprendre à voir de façon stéréoscopique et dimensionnelle dans la profondeur des ombres historiques ». *Epilegomena zu Dante* (1923), cité in [N 1, 8], LP. *Op. cit.*, p. 474.

cite le philosophe Hermann Lotze, dont le livre *Mikrokosmos* a eu une influence cruciale sur l'élaboration de sa conception historique :

Face à ceux qui défendent volontiers la thèse d'un progrès rectiligne de l'humanité [...], il a bien fallu avouer que l'histoire dans son ensemble produit moins une impression parfaitement édifiante qu'une impression essentiellement mélancolique. Un observateur sans préjugés ne manquera d'abord jamais de s'étonner et de s'affliger du nombre élevé de trésors culturels et de mœurs originales et belles qui ont disparu, sans espoir de retour⁴⁶.

Ici, le rejet de la conception de l'histoire comme progrès semble reposer sur le regret de tout ce qui n'a pu subsister ne serait-ce qu'à l'état de ruine et dont le passage du temps a entraîné la perte irrémédiable. Cependant la conscience de cette perte n'accule pas la mélancolie benjaminienne au désespoir, puisqu'elle s'inscrit sur fond d'un sentiment d'urgence politique. Ainsi Benjamin distingue-t-il la conception de l'histoire qu'il appelle de ses vœux et l'état d'âme que Flaubert dit avoir été le sien lors de l'écriture de *Salammbô* : « Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour [entreprendre de] ressusciter Carthage⁴⁷ ». La tâche de documentation colossale que s'était fixée Flaubert témoigne de la mélancolie d'un écrivain malheureux dans son siècle, accablé par une époque qu'il juge indigne et qu'il cherche à fuir. A l'inverse de la fuite, la démarche prônée par Benjamin vise à l'appropriation d'une tradition dans laquelle le présent puisse se reconnaître ; elle invite à regarder la catastrophe en face, instaurant le motif d'une mélancolie féconde politiquement. Le présent est donc à la fois le point de départ et le point d'arrivée de l'actualisation. « Une histoire qui instruit [le contemporain] de cette façon ne l'attriste pas et lui donne plutôt des armes⁴⁸ », écrit Benjamin. La considération mélancolique de l'histoire agit comme un catalyseur révolutionnaire⁴⁹.

L'exploration du motif des ruines dans *Le Livre des passages* nous a menée à mettre en rapport des matériaux d'archives rassemblés par Benjamin autour du contexte des travaux haussmanniens avec l'élaboration des concepts de l'histoire matérialiste formulés dans les thèses *Sur le concept d'histoire*. Ainsi l'une des façons de voir clair dans l'iconique et

46. Lotze, Hermann. *Mikrokosmos* (1864). Cité in LP. *Op. cit.* [N 13, 2], p. 497.

47. Lettre à Ernest Feydeau du 29 novembre 1859, in Flaubert, *Correspondance*. Paris : Gallimard, 1998, p. 382. Cité in LP. *Op. cit.* [N 15, 3], p. 500. La même citation est utilisée dans la Thèse VII, TCH. *Op. cit.*, p. 432. Cette formule est également citée par Victor Fournel dans « Un chapitre des ruines de Paris moderne ». *Op. cit.*, p. 290.

48. LP. *Op. cit.* [N 15, 3], p. 500.

49. Sur le thème d'une fécondité politique de la mélancolie, on pourra se rapporter au livre d'inspiration benjaminienne d'Enzo Traverso : *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée*. Paris : La Découverte, 2016.

mélancolique « thèse de l'ange de l'histoire » serait d'en chercher les traces dans les notes et matériaux du *Livre des passages*. Or dans son ouvrage sur le drame baroque allemand, Benjamin écrivait déjà, à propos de ce théâtre tombé dans l'oubli : « à travers les ruines des grands édifices l'idée de leur plan architectural parle de façon plus impressionnante qu'à travers des édifices moins grandioses, si bien conservés soient-ils⁵⁰ ». Cette considération pourrait valoir, sans doute, pour le *Livre des passages*, dont les notes et matériaux sont autant de vestiges d'une œuvre à jamais inachevée.

Judith Bordes, SPH
Université Bordeaux Montaigne

50. Benjamin, Walter. *Origine du drame baroque allemand*. Traduit de l'allemand par Sibylle Muller et André Hirt. Paris: Flammarion, 1985, p. 324.